

Souvenirs de mon Père et de ma Mère

Par le docteur Stéphane BONNEAU

Pendant trois générations successives, la famille Bonneau a occupé le premier rang dans la profession médicale à Mantes. Second de la lignée, le Docteur Stéphane Bonneau¹ (1825-1908), dont une rue du quartier de la Collégiale perpétue le nom, a laissé un manuscrit que nous publions aujourd'hui, sans coupures majeures, grâce à l'extrême obligeance de sa petite-fille, Madame Janson². On pourra juger à la lecture de l'intérêt non seulement historique, mais également humain de ce texte.

J'ai été entraîné à écrire sur ma famille les renseignements qui suivent, par les souvenirs, à la fois tristes et doux, que m'ont toujours inspirés mes visites aux Cordeliers. Cette propriété a longtemps appartenu à mes grands-parents.

Mon père y est né, tout m'y parle de lui: cette vieille maison, ces vieux arbres, ce clos bordé par cette petite rivière, ont été les témoins de ses premiers pas et de ses premiers jeux; c'est là qu'il a passé son enfance.

Notre famille paternelle est originaire du Nivernais. Elle a dû y être ancienne et nombreuse car encore aujourd'hui le nom de Bonneau est connu dans ce pays. Suivant une tradition, pour ne pas dire une légende, conservée pendant plusieurs générations, et c'est là le renseignement le plus ancien que j'ai pu recueillir, nous aurions eu sous le gouvernement du Régent, un aïeul qui, après avoir acquis comme commis d'un Fermier Général, une fortune territoriale assez considérable, consistant en sept domaines, se laissa gagner par la fièvre de spéculation qui s'abattit alors sur la France. Ainsi que le chien de la fable, lâchant la proie pour l'ombre, il vendit tous ses biens pour acheter des actions de la fameuse banque de Law. Tout son avoir y fut englouti et après avoir joui d'une belle fortune, il mourut ruiné et misérable en laissant de nombreux enfants.

Parmi ces enfants qui suivirent des carrières diverses, un fils, ce fut mon arrière grand-père, plus courageux, plus intelligent ou plus adroit

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 04/04/1973, puis publiée sous cette référence:

BONNEAU (Stéphane), *Souvenirs de mon Père et de ma Mère*. Le Mantois 24 — 1973: Bulletin de la Société «Les Amis du Mantois» (nouvelle série). Mantes-la-Ville, Imprimerie Mantaise, 4^e trim. 1973, p. 3-12.

¹ Alexandre, Stéphane Bonneau [NDÉ]

² Élisabeth Bonneau-Janson (1898-1985). [NDÉ]

que les autres, resta au pays et s'installa à St-Amand-en-Puisaye, où il épousa une demoiselle Madeleine Bichereau dont il eut huit enfants.

En mourant il laissa quatre enfants vivants, une fille nommée Anne-Madeleine, mariée à Gien avec l'un de ses cousins: Raymond Bonneau, et trois garçons: Antoine, Jacques et François Bonneau.

Le troisième garçon, François Bonneau, mon grand-père, pour une raison restée inconnue, eut moins d'instruction. Il fut destiné au commerce, malgré son désir d'embrasser la carrière de la chirurgie dont les études étaient vraisemblablement trop lourdes pour les ressources paternelles. Il quitta Saint-Amand et vint à Saint-Germain-en-Laye où il entra en qualité de commis chez un épicier-confiseur: M. Lorinet, qui avait épousé une demoiselle Briavoinne, fille d'un épicier de Mantes. Celle-ci avait une sœur qui venait lui rendre de fréquentes visites; mon grand-père fit sa connaissance pendant un de ces voyages et l'épousa le 31 octobre 1792.

Il vint en même temps prendre le fonds de commerce de son beau-père qui était loin de faire de brillantes affaires dans une petite boutique située place du Marché aux Légumes (place Saint-Maclou actuelle) dans une maison portant le numéro trois.

Mon grand-père était intelligent, fort actif et très entreprenant, mais manquant peut-être un peu de persévérance dans les affaires. Ce petit commerce sans résultat ne pouvait lui convenir. Après avoir végété là pendant quelques années, il l'abandonna pour acheter l'ancien couvent des Cordeliers et y établir une fabrique de savon, d'abord puis de poudre et de salpêtre.

Sa situation ayant subi des revers, il essaya de fabriquer de la bière et de la chaux et tenta de faire de l'agriculture. Les fatigues excessives auxquelles il dut se livrer ruinèrent sa santé et le firent mourir d'épuisement le 11 décembre 1822 à l'âge de 54 ans.

Il ne laissa à sa veuve, pour toute fortune, que la petite maison du Marché aux Légumes et la propriété des Cordeliers, en partie hypothéquée. C'est avec le produit de la vente de la propriété (qu'elle céda en 1823 à M. Duchesne) que ma grand-mère vécut.

Elle mourut, à l'âge de 77 ans, à la fin de l'année 1848, fort effrayée par les événements politiques du moment et redoutant le retour de scènes sanglantes auxquelles elle avait assisté pendant la première Révolution. Elle mourut lentement au milieu de tous ses enfants, leur recommandant de garder entre eux la paix et l'union.

C'était une petite femme fort simple dans sa mise, très aimée de tous à cause de la douceur et de la bonté de son caractère, un peu mélancolique et misanthrope, jugeant tout en noir les hommes et les choses.

Je la vois encore avec sa petite robe à fleurs en toile de Jouy, son grand bonnet à coques, un gros sac noir à la main ou un panier sous le bras, partant faire ses provisions au marché d'où elle ne revenait jamais sans se plaindre du prix toujours croissant des denrées. Quels cris pousserait-elle aujourd'hui, grands Dieux !

De l'union de mes grands-parents naquirent quatre enfants.

Mon père: Victor Auguste Bonneau, le troisième enfant de la famille, naquit aux Cordeliers le 6 décembre 1798. Son arrivée au monde était inopportune; ses parents étaient encore sous le coup de la grosse perte d'argent dont ils avaient été les victimes et malgré leur travail excessif, ils restaient fort gênés dans leurs affaires. Les temps étaient durs et difficiles et si les grandes convulsions révolutionnaires étaient passées, la France demeurait dans une situation critique en face d'une partie de l'Europe armée contre elle; l'épargne se cachait, l'argent était rare et le commerce nul.

C'est au milieu de ces tristes circonstances, près de parents inquiets du présent et surtout de l'avenir que mon père vécut ses premières années. Peu surveillé par sa mère qui était absorbée par les soins domestiques, il passait ses journées dans le grand clos, à grimper dans les arbres, ou bien transformant un baquet en embarcation, à naviguer sur la petite rivière de la Vaucouleurs, heureux lorsque des désagréments sérieux ne l'attendaient pas au retour pour un habit mouillé ou déchiré qu'on ne pouvait pas toujours remplacer et que les mains maternelles devaient réparer pendant la nuit.

À l'âge de six ans, autant pour débarrasser la maison d'un hôte bruyant et incommode que pour commencer son éducation, il fut envoyé chez un maître d'école: M. Morizot, qui, pour la modique somme d'un franc cinquante par mois, enseignait à ses élèves les premiers éléments de la langue française, un peu de géographie et, pour les privilégiés les principes de la grammaire latine. Mon père y resta jusqu'à sa première communion, alors en raison de la situation de ses parents et de l'habitude de l'époque, il fut mis en mesure de choisir une carrière. Grand était son embarras, il ne se sentait aucun goût pour le commerce; d'autre part il était d'une santé délicate et de très petite taille, (il ne se développa que vers sa vingtième année). Qu'allait-il faire? Il ne savait trop à quel parti s'arrêter, quand mon grand-père, qui regrettait toujours de n'avoir pu suivre sa vo-

cation, lui persuada d'embrasser la carrière de la pharmacie. N'était-ce pas se rapprocher de la médecine ?

À ce moment, un pharmacien de Mantes, M. Perrin, le prédécesseur de M. Bosson, qui occupait alors l'officine tenue plus tard par M. Grave, avait besoin d'un apprenti. C'était le nom donné alors aux élèves. La dénomination était, au surplus, en rapport, avec les fonctions, puisque, à la vente des drogues, s'ajoutait celle du sucre et du café et même celle de la chandelle !

Par soumission autant et plus que par goût, mon père entra donc vers quinze ans en apprentissage chez M. Perrin.

Ce n'était pas une mince besogne que d'être apprenti pharmacien. Il fallait, levé de grand matin, charrier l'eau nécessaire aux besoins journaliers, laver la pharmacie, balayer la rue, rincer les bouteilles, broyer les poudres et les farines, faire les courses, en un mot, remplir le service d'un homme de peine.

De plus, en été, on devait courir les champs pour récolter les plantes qui étaient séchées et conservées. Alors le soir quand les fontaines étaient pleines, les bocaliers rangés, les comptoirs nettoyés, quand le client n'était pas trop exigeant, le pauvre apprenti avait le droit, si la fatigue ou le sommeil ne lui fermait pas les paupières, de prendre un livre et de s'instruire.

C'est dans ces travaux souvent rebutants, que mon père a passé une partie de son adolescence. Il comprit bientôt que la voie dans laquelle il était entré ne le conduirait à rien. Déjà, du reste, il sentait naître ses instincts médicaux. La pharmacie avait cessé d'être son but, elle ne restait plus qu'un moyen pour se créer des ressources personnelles qui lui permissent d'aborder l'étude de la médecine vers laquelle il était entraîné.

Mantes ne pouvant lui fournir les éléments nécessaires, il prit la résolution de partir pour Paris. Ce projet fut agréé par son père qui le voyait avec plaisir suivre cette carrière qu'il ne lui avait pas été permis d'embrasser.

En 1817, mon père quitta donc Mantes pour aller s'installer à Paris. La position de ses parents ne s'était pas améliorée, la gêne régnait toujours aux Cordeliers, aussi son bagage d'étudiant était léger : une vieille garde-robe, quelques chemises élimées, un peu de linge usé qui devait lui causer bien du tracass, le composaient. Mais comme richesse, il emportait une vaste intelligence soutenue par une volonté virile et pour compagne... la pauvreté !

Installé au Quartier Latin dans une petite mansarde pour laquelle il payait un loyer de douze francs par trimestre, qu'il avait de la peine à acquitter, mon père était nourri par sa famille qui lui envoyait toutes les semaines un gros panier de provisions. Le retard dans l'arrivée de ce panier ainsi qu'il le dit dans une de ses lettres, mettait son estomac affamé dans de terribles perplexités. Le peu d'argent qu'il possédait, était employé à l'achat de livres indispensables pour ses études.

C'est solitaire dans sa petite chambre, étouffant pendant l'été, grelottant pendant l'hiver, n'ayant pour s'éclairer qu'une mauvaise chandelle et pour combattre le froid que la chaleur de son haleine, ou les couvertures de son lit transformées en robe de chambre, que mon père passa deux années à se préparer pour le concours de l'internat en pharmacie.

L'hiver de 1820 lui fut particulièrement pénible à passer à cause du froid qui fut exceptionnel; heureusement, il fut envoyé comme interne à l'hôpital de Bicêtre. Pour lui, c'était le salut, le pain de chaque jour et les premières nécessités de la vie assurées.

À cette époque, Bicêtre était à la fois un hôpital pour fous, un asile d'incurables et une prison. C'est là qu'on enfermait les forçats avant leur départ pour le bagne et les condamnés à mort qui attendaient l'échafaud. Bien que mon père y trouvât un bien-être auquel il n'était pas habitué, des moyens inespérés d'instruction, la première impression qu'il ressentit à la vue de ce vieil hôpital fut pénible. L'aspect des plaines et de la vallée qui se déroulaient sous ses yeux, la vue des eaux fangeuses de la Bièvre, emportaient ses pensées vers une autre campagne, lui faisaient regretter les chers Cordeliers, et cette petite vallée de la Vaucouleurs si verte et si ombrageuse qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Cependant le hasard qui l'avait dirigé sur Bicêtre était providentiel, il devait s'y créer de solides et durables affections, entr'autres celle de son ami le docteur Briquet, et surtout rencontrer une connaissance sans laquelle son désir de se faire recevoir docteur en médecine serait resté à l'état de rêve irréalisable.

J'ai dit que l'instruction première de mon père avait consisté dans l'étude de la langue française, les premiers éléments de latin et quelques notions d'histoire et de géographie. Mais le diplôme de bachelier ès lettres était exigé pour être inscrit comme étudiant en médecine.

Mon père se mit à l'œuvre avec une ardeur obstinée, travaillant jour et nuit, menant de front son service de pharmacien, les dissections anatomiques et l'étude des classiques. Tant d'efforts devaient être couronnés par le succès et, après deux ans de labeur acharné, il avait la gloire de pas-

ser heureusement son examen de bachelier ès-lettres et d'obtenir un diplôme qu'il envoyait à sa famille avec une noble fierté. « Je t'envoie, écrivait-il à sa sœur, un petit morceau de parchemin qui coûte de l'argent et du travail ».

Après avoir séjourné à Bicêtre pendant dix-huit mois, mon père passa à l'hôpital de la Pitié où il devait rester jusqu'à la fin de ses études. Son ami Briquet l'y avait précédé et lui fit faire connaissance avec un certain nombre de jeunes étudiants destinés à une grande réputation : Trousseau, Monod, les frères Bérard, etc...

C'est pendant son internat à la Pitié qu'il se livra exclusivement à ses études médicales et à la préparation de ses examens qu'il passa d'une façon brillante, à la suite desquels il fut reçu Docteur en Médecine le 13 novembre 1824.

Son but était donc atteint, malheureusement sa situation financière était loin d'être satisfaisante. Le prix des examens, des inscriptions et des livres dépassaient ses moyens. Sa famille était d'autant moins en état de lui venir en aide que son chef était mort à la peine ne laissant pour tout avoir à sa veuve que la petite maison patrimoniale de la place du Marché et la propriété des Cordeliers en partie engagée par des hypothèques et dont le prix de vente à M. Duchesne constituait toute la fortune de ma grand-mère. Les embarras de mon père étaient donc fort grands et le gênaient horriblement. Il écrivait à sa sœur en parlant de lui « Quelle position cruelle et qu'en dis-tu, devoir 30 francs pour une redingote qui se râpe, 2°, 20 francs pour des bottes qui se percent et 3°, par là dessus pas un sou dans son gousset ».

Il était pourtant des moments heureux dans cette misérable existence ; au milieu de tant de jours sombres, brillait un rayon de bonheur qui illuminait la vie du pauvre étudiant et le soutenait au milieu de ses épreuves. Lorsqu'il était parti pour Paris, mon père avait été adressé et recommandé à des parents, les Félix qui tenaient une épicerie dans le futur quartier de l'Opéra.

Dans les premières années de son séjour à Paris, absorbé par ses études, il les fréquentait peu, mais avec les années, leurs enfants devinrent des jeunes filles, dont l'une, mademoiselle Clara, d'une beauté remarquable, inspira à mon père une passion entraînante, qu'elle ne tarda pas à partager et qui devait faire l'unique et constant bonheur de leurs vies. Ce fut pour lui, un puissant stimulant et un grand soutien. Le travail lui était léger et consolateur puisqu'il le conduisait à obtenir son diplôme et la

main de celle dont il avait reçu la foi et, pour laquelle il sacrifia sans hésiter la proposition d'une autre alliance dans laquelle il aurait trouvé la fortune mais cherché en vain le bonheur.

Quelques jours après avoir passé sa thèse, mon père épousa ma mère le 20 novembre 1824. Son avoir consistait uniquement dans son diplôme, rien de plus.

La dot de ma mère était des plus modestes, aussi fut-elle en grande partie absorbée par les frais de leur installation, l'acquisition d'un cheval et les mille et un détails dont se compose le ménage le plus restreint.

Mais les deux jeunes époux possédaient les qualités morales qui valaient bien la richesse. Forts de leur affection réciproque, confiants l'un dans l'autre et résistant aux sollicitations qui voulaient les fixer à Paris, ils partirent quelques jours après leur mariage pour venir s'installer à Mantes.

La première sensation éprouvée par ma mère fut loin d'être favorable au pays qu'elle devait dorénavant habiter et donna un moment de découragement. Qu'on se figure, en effet, quelles durent être les pensées d'une femme jeune et jolie, abandonnant l'un des quartiers les plus animés de Paris, habituée au bruit, au mouvement et aux distractions d'une capitale et descendant, à la nuit close, par une soirée de Novembre, d'une mauvaise voiture, dans une petite ville déserte et mal éclairée, sous les regards de quelques curieux indiscrets et méfiants.

Mon père et ma mère ne devaient pas être longs à ressentir les effets des petites jalousies qui régnaient alors en province. Elle, à cause de ses charmes, lui, à cause de sa supériorité scientifique. Il arrivait à Mantes en sixième; les cinq autres médecins sortaient les uns du Service de Santé des Armées, où ils avaient passé leur jeunesse, les autres des vieilles écoles de médecine (les cinq médecins exerçant alors étaient: MM. Giard, Chauvette, Dusseaux et les deux frères Magne).

Ces docteurs ne possédaient qu'une instruction médicale font incomplète dont on comprendra la faiblesse et l'insuffisance, par ce fait que, de tous ces confrères, mon père était le seul qui sut appliquer la récente et immortelle découverte de Laennec: l'auscultation.

À son début, mon père s'installa rue de la Madeleine, (rue Gambetta maintenant) dans une petite maison portant le numéro 8 dans laquelle je suis né; puis après un court séjour dans une autre habitation, il revint oc-

cuper, dans la même rue, la maison portant le numéro 15. C'est là qu'il devait mourir, après y avoir passé toute sa vie.

Mon père vint donc s'établir à Mantes, n'ayant pour recommandation que son mérite, quelques amis douteux, une population indifférente et des confrères systématiquement hostiles. Il s'en fallait de beaucoup, on le voit, que ses mauvais jours fussent passés; n'allaient-ils pas plutôt commencer?

Si, jusqu'alors, il avait été le seul à souffrir de la misère, n'allait-il pas avoir la douleur poignante de la voir partagée par une femme adorée, et par un jeune enfant qui venait encore augmenter ses charges. Il allait alors entamer une lutte de dix années, pendant lesquels son pain du lendemain n'était pas toujours assuré; lutte pendant laquelle il devait connaître toutes les anxiétés et toutes les humiliations de la pauvreté honteuse. Le peu d'argent qu'il lui restait à son arrivée fut bien vite épuisé, la clientèle n'arrivait pas ou payait mal; les recettes ne rentraient pas.

Combien de fois ai-je entendu raconter à ma mère tous les détails navrants de leurs premières années (mon père n'aimait pas en parler). Un jour, c'était une note arriérée dont le boucher ou le boulanger venait réclamer brutalement le paiement, d'autant plus insolent que sa demande n'était pas toujours satisfaite; un autre jour c'était un habit infidèle qu'on était forcé de réparer pendant la nuit afin qu'il fût en état le lendemain d'affronter le grand jour; ou bien, et quel événement terrible, c'était le vieux cheval qui n'en pouvait mais, et qui demandait un remplaçant. Alors que de combinaisons pour rassembler la somme nécessaire: réduction sur la nourriture, renvoi d'une petite servante dont l'entretien devenait trop onéreux, privation d'une toilette dont le renouvellement était impossible, ou bien encore, jour de grande détresse, c'était un petit diamant, bijou aimé, souvenir des fiançailles dont, à bout de ressources, il fallait se séparer le cœur gros.

Quoi de plus désespérant que cette misère honnête se débattant sous les coups de cette misère qui l'accablent, sans qu'un seul instant de défaillance ne vienne effleurer la probité et l'honorable indépendance de mon père.

Je le vois encore passant ses journées et souvent ses nuits à cheval à parcourir la campagne, condamné à un travail exténuant pour nourrir sa famille; ma mère, fidèle gardienne du foyer, répondant aux clients, s'occupant de tous les détails de la vie domestique, préparant les repas, raccommodant son linge, veillant sur moi, n'ayant qu'un désir et qu'une pensée:

celui de faciliter la tâche de son mari et de l'aider à supporter la mauvaise fortune.

Aujourd'hui que l'âge m'explique et me fait apprécier bien des détails incompris dans mon enfance, quand je pense à ce qu'était l'intérieur de la maison paternelle, quand je retrouve dans mes souvenirs cette petite salle dans laquelle j'ai passé mes premières années, salle nue et triste, pauvre et austère comme ceux qui l'habitaient, dans laquelle, le dimanche, le pot-au-feu bouillotait à l'âtre de la cheminée pour économiser le combustible de la cuisine; quand je me rappelle mon père rentrant le soir, en secouant son grand manteau tout trempé de pluie, puis son dîner à peine terminé, son chat familial perché sur ses genoux, la tête penchée sur sa poitrine, s'endormant d'un sommeil profond qu'on m'avait habitué à respecter; ou bien encore ma mère, à la fin de la journée solitaire, comptant les heures, inquiète d'un retard prolongé dans le retour de mon père, redoutant un accident, faisant cesser mes jeux pour écouter et suivre anxieusement les pas lointains d'un cheval, son inquiétude et son désappointement quand le cavalier passait sans s'arrêter. Ah! toutes ces petites choses du passé, quand ces souvenirs éloignés reviennent à mon esprit, mes yeux se mouillent de larmes et la mémoire de mes parents s'entoure d'une auréole d'amour et de respect.

Combien de temps eût duré cette déplorable existence? Peut-être toujours sans deux événements fortuits qui vinrent l'améliorer et que je vais raconter.

Appelé par hasard en l'absence du médecin habituel à l'Hôtel du Grand-Cerf, auprès d'un voyageur malade, mon père plut à la maîtresse de maison, Madame Maillard, qui le conserva comme son médecin ordinaire. À cette époque antérieure aux chemins de fer, un grand nombre de voyageurs circulaient sur les routes, souvent il y en avait qu'une indisposition contraignait de s'arrêter en chemin. C'était donc une bonne aubaine que la clientèle de cet hôtel, assurant à mon père un revenu à peu près fixe d'une douzaine de cents francs, régulièrement payés, somme considérable pour le temps, et suffisante pour le tirer de la gêne. D'un autre côté, arrivait à Mantes en 1831, un juge d'instruction M. Bidaux qui, après deux veuvages successifs, venait d'épouser en troisième noce, une jeune parisienne fort jolie, excellente musicienne et d'un caractère charmant. Celle-ci, se trouvant dépaycée en province sut découvrir chez ma mère qui avait conservé les habitudes et l'esprit de Paris, des goûts analogues aux siens. Une communauté de sentiments réunit bientôt les deux femmes; elles se lièrent d'une amitié étroite qui ne devait finir qu'avec la vie.

Cette amitié fut encore favorisée par l'analogie des caractères des deux maris, tous deux francs, honnêtes, vifs et bienveillants. Par sa position, M. Bidaux faisait partie de ce qu'on appelle la Société. Il invita mes parents à différentes réunions, surmonta leur résistance et les força ainsi à se créer des connaissances. En même temps, il chargea mon père des expertises médico-légales, dans lesquelles celui-ci se fit de suite remarquer par la sûreté de son jugement, l'ingéniosité de ses déductions et la solidité de ses convictions, se créant ainsi une réputation spéciale.

Connu alors, mon père fut naturellement apprécié; c'est à partir de ce moment que sa clientèle s'accrut et qu'il commença à percer. Il devint ainsi successivement médecin adjoint de l'hôpital, médecin de la prison, médecin en chef des épidémies, membre du Conseil d'hygiène et un praticien dont les conseils étaient fort recherchés et des malades et des confrères. Malheureusement, sa santé minée par les privations de sa jeunesse était loin de répondre aux exigences croissantes de sa profession, il était souvent malade et supportait mal la fatigue. Il fut atteint en 1837 d'une entérite fort grave qui mit ses jours en danger dont il se ressentit toujours par la suite.

Mon père était d'autant plus fier de sa position qu'il avait eu plus de difficultés à l'acquérir. Les jouissances qu'il en tirait étaient en raison de la somme des peines et des sacrifices qu'elle représentait. Il éprouvait pour sa profession une passion véritable et désintéressée; il y voyait, non un moyen de gagner de l'argent, mais de soulager un être souffrant. Il ne connaissait rien au dessus, aussi trouvait-il tout naturel de me diriger, dès mon enfance, vers l'étude de la médecine et de se préparer un successeur dans son fils. J'acceptai cette décision par soumission autant que par indifférence et, malgré le penchant que j'avais déjà, et qu'en dépit de tout, j'ai conservé pour les sciences mécaniques, j'étudiai la médecine et je revins me fixer à Mantes en 1853, aussitôt mon diplôme de Docteur obtenu. Ce fut à ce moment que mon père fut complètement heureux, surtout lorsqu'à la certitude de me voir conserver sa chère clientèle, il ajouta la joie, en 1855, de me faire contracter une alliance avec une des familles les plus honorables de la contrée, en me faisant épouser une jeune fille, Marie Delahaye³, qu'il convoitait pour moi depuis longtemps et dont il avait eu souvent l'occasion d'apprécier les aimables et solides qualités.

Aussi lorsque le 20 novembre 1855, au milieu de ses nombreux amis il ramena sa belle-fille de l'autel, était-il rayonnant de plaisir et compta-t-il

³ Il épousa Marie Gueudar-Delahaye le 17 novembre 1855. [NDÉ]

cette journée parmi les plus heureuses de sa vie. Son bonheur, hélas ! devait avoir la durée d'un éclair, il ne lui était pas donné de jouir longtemps de son œuvre. Trois mois après mon mariage, mon père contracta auprès d'un malade, le germe d'une fièvre typhoïde, à forme adynamique, qui, se compliquant rapidement d'accidents redoutables, l'emporta le 8 mars 1856, à l'âge de 57 ans.

Ce fut un coup cruel qui nous privait d'un bon père et d'un bon conseil et qui frappait ma mère au cœur en lui enlevant celui qu'elle avait si constamment aimé, le compagnon de ses bons et de ses mauvais jours. Elle supporta cette perte avec courage mais elle ne s'en consola jamais et en porta toujours le deuil.

Restée seule, dans une stricte aisance, vivant avec ses souvenirs, au milieu de ses chères reliques (ma mère avait pieusement conservé tous les objets ayant appartenu à mon père), elle ne reparut jamais dans le monde ; sa seule distraction était d'aller passer chaque été quelques semaines à Bellevue, auprès de son ancienne amie. Madame Bidaux, devenue veuve également, et dont les enfants la comblaient de prévenances et d'affection.

Lorsque j'eus un fils⁴, ma mère en éprouva une grande joie et fut fort heureuse de lui faire donner le nom d'Auguste en souvenir de mon père. Elle mourut le 8 août 1870.

Mon père, je viens de le dire, ne laissa à ma mère qu'un revenu fort restreint. Avec une clientèle fort nombreuse, il exerçait la médecine au point de vue esthétique, ne sachant pas se faire payer des riches, ne le voulant pas des pauvres. Souvent, nous l'avons appris de ses obligés, loin de tirer profit de ses visites, il laissait discrètement sur la cheminée d'une famille en détresse, une note acquittée ou une petite aumône. D'une indépendance absolue, d'une susceptibilité chatouilleuse sur le point d'honneur, il éprouvait une aversion innée pour les moyens tortueux et les sollicitations personnelles. Médecin d'un député et de deux ministres (M. Brochant de Villiers et MM. Delangle et Baroche, l'un, ministre de la Justice, et l'autre Président du Conseil d'État) dont il était estimé et aimé, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour obtenir des honneurs enviés par les ambitieux. Il ne s'abaissa jamais à faire une demande pour lui-même et il laissa une mémoire au dessus de tout soupçon, ainsi qu'une réputation dont je récolte encore les fruits après vingt-cinq ans et dont nous reçûmes un éclatant témoignage après sa mort.

⁴ Armand Alexandre Auguste, né le 6 décembre 1863, et décédé le 4 juin 1938 à Mantes. [NDÉ]

Je ne puis me rappeler sans fierté et sans émotion la consternation produite par cette nouvelle « Monsieur Bonneau est mort », ni le jour de ses funérailles où une foule venue de tous les points de l'arrondissement, débordant dans la rue à la porte de la maison trop petite pour la contenir, suivant triste et silencieuse le cercueil de l'honnête homme qu'elle pleurerait, ni les adieux entrecoupés de sanglots, de son vieil ami M. Lévesque, maire de la ville, ni surtout la manifestation spontanée faite sur sa tombe, huit jours après sa mort, à l'occasion de la fête des Rameaux.

Après avoir fait connaître ce qu'ont été mon père et ma mère, si je viens à parler de moi, ce n'est qu'à titre de mémoire et pour ne pas laisser à ceux qui viendront après, de lacune, dans les renseignements concernant notre famille.

Ma vie a été bien peu exemplaire, en comparaison de celle de mon père; le peu que je suis, la situation que j'occupe, je le dois moins à mon mérite personnel qu'au nom que je porte.

Je suis né le 12 novembre 1825, dans la maison 8, rue Gambetta (ex-Madeleine). J'ai eu en 1828 ou 29, un frère cadet qui est mort en naissant⁵. Toute mon enfance s'est passée à Mantes; j'ai d'abord été envoyé à l'école, chez un Monsieur Fouquet, qui dirigeait un externat de garçons. À dix ans, j'ai été placé comme interne dans une institution qui venait de s'installer à Mantes, rue au Pois, sous la direction d'un ecclésiastique, Monsieur l'abbé Henne, et qu'on décorait du nom de collège. C'est là que j'ai fait toutes mes études.

Par un grand bonheur, cet établissement était admirablement tenu et l'instruction y était soignée et complète. Son prix modique de cinq cents francs par an, bien éloigné de celui des collèges actuels, tout en créant une lourde charge à mes parents, leur procura la possibilité de me faire donner une éducation solide.

J'avais une intelligence ordinaire, mais une mémoire médiocre qui m'a toujours nui. Ma constitution était délicate; à quatorze ans je fus obligé d'interrompre mes études pendant dix-huit mois, par suite d'accidents graves (un abcès dans la gaine du tendon d'Achille) dont je fus opéré par A. Bérard, un ancien camarade de mon père, alors un des chirurgiens les plus distingués de Paris, enlevé à la science à l'âge de 46 ans. Je ne fus guéri que par cette opération chirurgicale et un séjour aux bains de mer

⁵Le 3 mai 1831 [NDÉ]

de Dieppe, pendant deux années consécutives en 1839 et 1840, sacrifice d'argent écrasant pour mes parents.

Malgré cette longue interruption, je réussis en 1843, à passer heureusement à l'âge de dix-huit ans, mon baccalauréat ès-lettres, à la grande joie de mon père qui voyait enfin arriver le jour de mes débuts dans la carrière médicale.

Je partis, en effet, en 1844 à Paris, pour étudier la médecine. Ma mère vint m'y installer dans une petite chambrette, sur la place du Panthéon; quelques jours après elle me quittait, le cœur bien gros de m'abandonner seul dans la grande ville; moi, bien fier et satisfait de me sentir libre et maître de mes actions; ce dont je fus bientôt embarrassé, mais la jeunesse est ainsi faite.

Je reçus bientôt une lettre de mon père m'indiquant une règle de conduite.

Cette lettre m'avait de suite frappé par la moralité et l'élévation de ses pensées; je l'ai toujours religieusement conservée; mieux que tout ce que j'ai pu dire, elle fait connaître le caractère de l'homme qui l'a écrite.

Les commencements des études médicales, sont et étaient autrefois, insipides et ennuyeuses; il fallait ajouter à la connaissance dites «accessoires» la préparation du baccalauréat ès-sciences. La partie mathématiques de cet examen à laquelle mon esprit s'est toujours montré rebelle, m'a donné beaucoup de peine et ne m'a permis de le passer qu'au second essai.

Je fus alors délivré d'un grand souci et j'abordai avec plaisir les études purement médicales.

En 1847, au concours de l'Externat des Hôpitaux, je fus classé le 25^e sur 190 nominations, ce qui me promettait de grandes chances de succès pour le concours de l'Internat.

Malheureusement, l'année 1848 fut traversée par des troubles politiques qui arrêtèrent et bouleversèrent les études.

En 1849, j'eus la malchance de contracter une attaque de choléra à l'hôpital de la Charité et en 1850, une fièvre typhoïde, à l'Hôtel-Dieu; mes travaux furent ainsi suspendus pendant plus d'une année.

J'arrivai ainsi à la limite de mon Externat qu'il m'aurait fallu redoubler; mais l'âge marchait et avec lui le désir de me créer une position. Au regret de mon grand-père et au mien, je dus renoncer à l'Internat.

Je me livrais alors avec ardeur à la préparation de mes examens et de ma thèse de Docteur en médecine, que je passais le 23 janvier 1853.

Je revins alors à Mantes prendre la clientèle de mon père que j'eus le malheur de perdre trois ans après mon retour.

Depuis la mort de mon père, j'ai cherché à conserver la position qu'il m'a laissée. Si je n'y suis pas toujours parvenu, cela tient à un état nerveux qui m'a donné un caractère vif, impatient et parfois difficile, ainsi qu'une santé médiocre qui ne m'a jamais permis de supporter des fatigues prolongées.

Je ne me fais pas d'illusion sur ma valeur, mais j'ai la conscience d'avoir maintenu intactes la probité et la considération paternelle.

J'ai cherché à faire le bien; si je n'ai pas toujours réussi, l'affection de quelques amis dévoués, me prouve que mes efforts n'ont pas été complètement infructueux.

Je remercie tous les jours mon père pour le choix de la compagne bien-aimée qu'il m'a donnée et dont la bonté, la douceur et les solides qualités, m'ont donné l'inappréciable bonheur domestique. Enfin, j'ai un fils dont les heureuses dispositions me font bien augurer de l'avenir et auquel j'espère laisser en mourant, un nom sans taches et une position inespérée, s'il la compare à celle que j'ai reçue et surtout à celle qu'avaient ses grands-parents.

Je pense qu'elle lui sera précieuse, lorsque plus tard, il jugera qu'elle représente le produit des fatigues, des travaux et des privations de deux générations et qu'il comprendra que c'est par un travail persistant et des habitudes de prévoyance et d'économie, et non en écoutant les billevesées sociales et politiques de quelques cerveaux fêlés ou ambitieux, qu'une famille de travailleurs arrive lentement mais honorablement à l'aisance et à la considération.

Mantes, Juillet 1878.